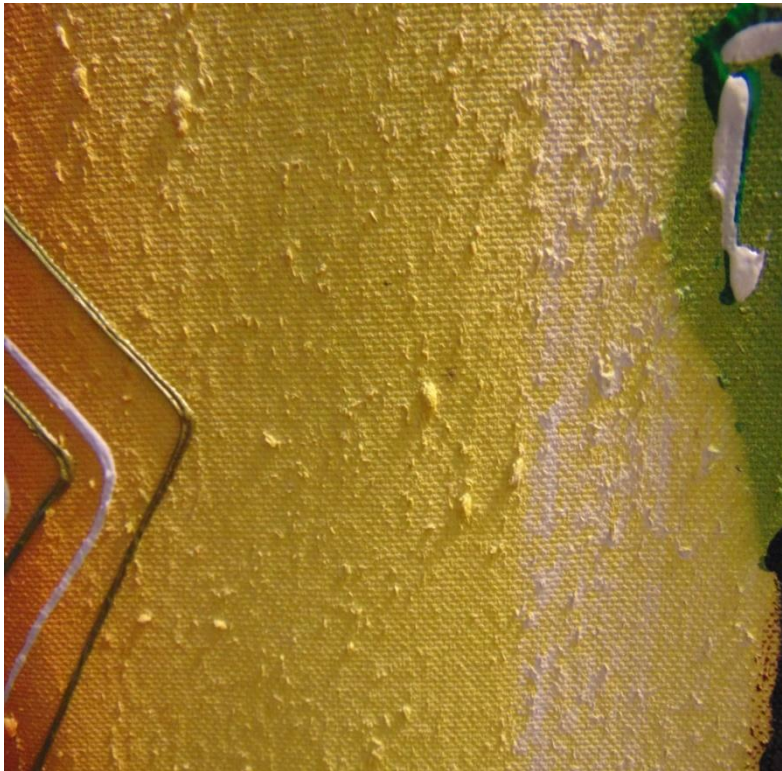


Tiré à part

NodusSciendi.net Volume 13 ième Août 2015

**La question du picaresque dans la littérature
africaine : théories et pratiques**



Volume 13 ième Août 2015

Textes Réunis par

Dr. Bidy Cyprien BODO

Maître-Assistant



ISSN 2308-7676

Comité scientifique de Revue

BEGENAT-NEUSCHÄFER, Anne, Professeur des Universités, Université d'Aix-la-chapelle
BLÉDÉ, Logbo, Professeur des Universités, U. Félix Houphouët Boigny, de Cocody-Abidjan
BOA, Thiéméli L. Ramsès, Professeur des Universités, Université Félix Houphouët Boigny
BOHUI, Djédjé Hilaire, Professeur des Universités, Université Félix Houphouët Boigny
DJIMAN, Kasimi, Maître de Conférences, Université Félix Houphouët Boigny
KONÉ, Amadou, Professeur des Universités, Georgetown University, Washington DC
MADÉBÉ, Georice Berthin, Professeur des Universités, CENAREST-IRSH/UOB
SISSAO, Alain Joseph, Professeur des Universités, INSS/CNRST, Ouagadougou
TRAORÉ, François Bruno, Professeur des Universités, Université Félix Houphouët Boigny
VION-DURY, Juliette, Professeur des Universités, Université Paris XIII
VOISIN, Patrick, Professeur de chaire supérieure en hypokhâgne et khâgne A/L ULM, Pau
WESTPHAL, Bertrand, Professeur des Universités, Université de Limoges

Organisation

Publication / DIANDUÉ Bi Kacou Parfait,
Professeur des Universités, Université Félix Houphouët Boigny, de Cocody-Abidjan
Rédaction / KONANDRI Affoué Virgine,
Maître de Conférences, Université Félix Houphouët Boigny, de Cocody-Abidjan
Production / SYLLA Abdoulaye,
Maître de Conférences, Université Félix Houphouët Boigny, de Cocody-Abidjan

Sommaire

- 1- **Hanane ESSAYDI**, *Allah n'est pas obligé, un roman picaresque ?*
- 2- **Jean Claude PALAWO**, *Lecture sémiotique et rhétorique picaresque chez M. Beti*
- 3- **Dacharly MAPANGO**, *De Miguel de Cervantès à Boubacar Boris Diop : approche des modalités picaresques de la fiction romanesque africaine postmoderne*
- 4- **Paul DEZOMBE**, *Toundi, le héros picaresque dans Une vie de boy de Ferdinand Oyono*
- 5- **Vicente Enrique Montes NOGALES**, *La picaresca y L'étrange destin de Wangrin: semejanzas entre Wangrin y los protagonistas de la novela picaresca española*
- 6- **Sidiki TRAORE**, *À société décadente, écriture décadente: autopsie du picaresque dans Le Zéhéros n'est pas n'importe qui de Williams Sassine*
- 7- **Célestin DIABANGOUAYA**, *Ogabu-Lagos-Ogabu ou le voyage picaresque de Jagua Nana dans le roman éponyme de Cyprian Odiatu Duaka Ekwensi*
- 8- **Aimé ANGUI**, *Bohi Di, Le héros picaresque de Le Cercle des Tropiques d'Alioum Fantouré*
- 9- **Didier Brou ANOH**, *Récits et discours testimoniaux d'enfants-soldats: analyse de l'écriture picaresque dans quelques récits de guerre de la littérature africaine*
- 10- **Ezechiel AKROBOU**, *La imagen del héroe negroafricano en la narrativa de Kourouma Ahmadou, hacia una dimensión picaresca: caso de Allah n'est pas obligé y Les soleils des indépendances*
- 11- **Damien BEDE**, *Les traces du picaro dans les romans de Tierno Monénembo*
- 12- **Léontine TROH-GUYES**, *Irène Fofo, une picara africaine. Une étude des schèmes picaresques dans Femme nue, femme noire de Calixte Bélyala*
- 13- **Laté LAWSON-HELLU**, *Le picaresque chez Félix Couchoro*
- 14- **Cyrille Cédric NKO A BODIONG**, *Héros picaresque africain entre difficile insertion sociale et reconfiguration de l'identité : une lecture de Le Petit prince de Belleville de Calixthe Belyala et Partir de Tahar Ben Jelloun*
- 15- **Bi Kacou Parfait DIANDUE**, *Le migrant de Lampedusa, poésie et musique : requiem pour un picaro inconnu*
- 16- **Cheikh KASSE**, *Le personnel picaro dans Le coiffeur de Kouta : l'esthétique du détour*
- 17- **Bidy Cyprien BODO**, *Du picaresque à la picaricature : de la relativisation de la notion d'enfant dans le roman africain*

À SOCIÉTÉ DÉCADENTE, ÉCRITURE DÉCADENTE : AUTOPSIE DU PICARESQUE DANS LE ZÉHÉROS N'EST PAS N'IMPORTE QUI DE WILLIAMS SASSINE

Sidiki Traoré, Université de Ouagadougou

INTRODUCTION

Depuis l'avènement de la colonisation, de même qu'avec la désillusion des indépendances et même encore aujourd'hui, les sociétés africaines contemporaines, en proie souvent à des crises multiformes, n'ont cessé de produire des personnages guère maîtres de leur destin. Incontestablement alors, au romancier qui s'y intéresse, il se pose entre autres la question de la mise en discours, de l'esthétisation de telles sociétés et de tels personnages. En clair, au plan de la langue, comment rendre compte le plus pertinemment, le plus efficacement possible d'une société en crise et des picaros qu'elle génère à travers la création romanesque ?

Dès les débuts, des œuvres telles que *Chemin d'Europe* de Ferdinand Oyono, *La plaie* de Malik Fall, *Le Docker noir* de Sembène Ousmane, *Ville cruelle* d'Eza Boto, sont parvenus à iconiser le picaro dans une langue globalement en pleine forme et respectueuse des normes. Très vite cependant, les projets romanesques se radicalisent avec des œuvres telles que *Allah n'est pas obligé* d'Ahmadou Kourouma, *La lune dans un seau tout rouge* de Francis Bebey, etc.

Mais quiconque lit *Le zéhéros n'est pas n'importe qui* de Williams Sassine ne manque d'être déconcerté par l'« audace scripturaire¹ », le picaresque extrémiste et sans concession de cette œuvre à la limite de la désinvolture, du cynisme, voire de la démence. Au tableau sombre dressé de la Guinée et des Guinéens de l'intérieur comme de la diaspora pendant et après Sékou Touré semble correspondre en effet une langue pour le moins débridée, volontairement dégradée. Jacques Chevrier (1996) a pu parler de « marginalité », Pius Ngandu Nkashama (2006) de « déraison » pour caractériser l'œuvre de Sassine, mais il nous semble bien que c'est peu dire, singulièrement dans le cas du *Zéhéros n'est pas n'importe qui*.

En tout état de cause, la technique de discursivisation et d'esthétisation du picaresque de ce roman pourrait tenir en un parallélisme : À société décadente,

¹ C'est par l'expression « audaces scripturaires » que Joseph Paré (1997 : 34) qualifie diverses formes de radicalisation du discours romanesque africain francophone postcolonial.

écriture décadente. Et pour absoudre cette technique iconoclaste, il faut postuler une hypothèse toute pragmatique, une norme « produite par l'appareil formel de l'énonciation et par rapport à l'ici-maintenant du locuteur », selon les termes de Dominique Maingueneau (1997 : 3).

Suivant les deux variables de l'hypothèse, à savoir d'un côté la société, l'énonciation ou le contexte et de l'autre l'écriture, la performance ou le style, notre réflexion s'articulera en deux parties. La première partie, qui n'est pas notre intention première, a juste pour objectif de camper le décor, de décliner le contexte qui préexiste et détermine le style de l'œuvre. Quant à la deuxième partie, elle est consacrée au discours picaresque, à ses caractéristiques principales essentiellement aux plans de l'orthographe, de la syntaxe, du lexique et de la tonalité.

1. LA SITUATION D'ÉNONCIATION

L'énonciation du *Zéhéros* n'est pas n'importe qui, prise en charge par Camara FakoliFilamoudouMassakoye alias Mamy, se situe avant et après le règne de Sékou Touré. L'œuvre s'offre comme une autobiographie du personnage Mamy, qui raconte sa propre vie, plutôt misérable et sans honneur. Mamy est un Guinéen immigré en Côte d'Ivoire, où il est secrétaire d'une petite société d'import-export en pleine déconfiture, tenue par un Français du nom de Michel. En réalité, il est l'«homme à tout faire du patron » (p. 25). Voici les débuts de son histoire, telle que racontée avec quelque humour masochiste par lui-même :

J'ai été jusqu'au niveau de la première. [...] Tout petit, mes parents sont morts. À dix ans, j'ai dû abandonner le village et le champ à cause de la sécheresse. Je m'en allai avec une tante qui me mit à l'école. À vingt ans, je devais passer le brevet pour devenir instituteur. Le surveillant m'accusa de vol de livres et je fis trois mois de prison. Quand je sortis, je me mis à vendre des cigarettes et des allumettes de gauche à droite tout en essayant de préparer la première partie du bac. Mais le seul bac que je réussis à passer est celui qui me permit de traverser une rivière pour fuir les miliciens du PDG. J'étais devenu aux yeux de la loi un ennemi-fossoyeur-de-l'économie. Je ne comprenais pas qu'on fasse tant d'histoire pour quelques paquets de cigarettes. En Côte d'Ivoire, je repris mon petit commerce, avec la foi de l'orphelin que j'étais. À vingt-six ans, j'avais une femme et deux taxis et j'avais même acheté un terrain. [...] C'est à ce moment que le PDG a commencé à promettre le paradis à celui qui assassinerait senghor ou houpouët. Ma femme m'a

dénoncé comme un espion du PDG. Elle voulait se venger. Une voisine venait d'accoucher de mori, mon fils. Les autorités me confisquèrent tout... Patron, je ne peux pas tout vous raconter. J'ai connu d'autres zéros et je suis toujours à zéro. C'est dans mon destin. (pp. 30-32)

La nuit de l'anniversaire de la femme de son patron, Mamy apprend la mort de Sékou Touré. Il est aussitôt métamorphosé par cette nouvelle, mais aussi par une phrase du patron : « Tu n'es pas n'importe qui. » Promu patron associé sans incidence financière, Mamy sombre dans le vice, s'adonnant sans retenue à l'alcool, au tabac, à l'adultère. Et pour une soirée, il n'hésite pas à emprunter un costume :

Je ne représentai l'Afrique ni dans le calme, ni dans la dignité. D'abord j'arrivai en retard. J'avais perdu beaucoup de temps à chercher le costume qu'il me fallait. Finalement, je trouvai une veste blanche chez Sory [...] J'allai ensuite emprunter une autre partie de cette soirée mémorable, je veux dire un pantalon, chez David un autre frère [...] (p. 57)

La vie familiale au quotidien du héros-narrateur n'est guère digne. Sa maison est une mesure, tandis que son alimentation n'est ni variée ni saine :

Je rentrai chez moi. C'est une maison en banco que j'ai fait entourer d'une murette en paille. Ma femme du moment dormait encore comme d'habitude. [...] Avant que je ne la rencontre, elle faisait boutique de son cul. Mais ça va, maintenant, dieu merci ! Mon seul problème avec elle, c'est la nourriture. Elle la prépare pour une semaine. Ça consiste surtout en une pâte molle au début, pourrissante trois jours après et qu'il faut découper à coups de marteau ensuite. (p. 16)

Lorsque, après la mort de Sékou Touré, Mamy, comme bien d'exilés, retourne en Guinée, il déçoit ses parents et compatriotes par son incapacité à leur venir en aide. Usant du dol, il voyage avec une « grosse valise vide en carton » (p. 97) sans rien apporter comme cadeaux : « Moi, je ne rapportais rien. De toute façon j'avais prévu le coup. Je dirais à tout le monde que la douane avait pillé mes affaires. » (p. 111) Par manque de moyens, mais surtout par paresse, au lieu de désherber la plantation de manguiers que lui a laissée sa tante en héritage, il y met le feu, qui se répand en un incendie à travers la brousse. Détesté pour cette raison et pour bien d'autres, il retourne en Côte d'Ivoire.

Autant dire, au vu de toutes ces péripéties, que Mamy est un picaro total : migrant, petits métiers, alcool, débauche, mensonge, paresse et manque de volonté. Mais la décadence sociale qu'il incarne touche les autres personnages. Sa première femme est une calomniatrice qui n'hésite pas à le dénoncer comme un espion parce qu'il est infidèle, sa deuxième est une ancienne péripatéticienne, tandis que son fils, Mori, est un bon-à-rien : « Je ne suis pas comme mon fils Mori [...] Toujours dernier de sa classe, toujours terrassé. Rien à faire pour le faire rebondir pourtant. [...] Mori, mon Mori tout rond, à dix-huit ans déjà un ballon dégonflé. » (p. 30)

Les compatriotes de Mamy vivant comme lui à Abidjan ne sont guère bien lotis. Baldé et Sory sont boys-cuisiniers (p. 13, p. 57), Alpha un saoulard dont on ne sait de quoi exactement il vit (p. 18), à l'image de l'énigmatique Sow (p. 54). Mohamed, le faux entrepreneur, est dénué de tout scrupule (p. 54), tout comme Gnamankoroba, le secrétaire public :

Il était écrivain public, avec une petite table au coin de la poste. Il ne travaillait pratiquement que dans les langues qu'il ne comprenait pas. Il faut le faire ! Un jour je l'ai surpris en train de rédiger la lettre d'un client qui s'adressait à lui dans une langue dont il n'avait jamais entendu parler. Chaque fois que je le rencontrais, je m'étonnais de voir son nez et ses dents en place. De nos jours, pour écrire, il faut accepter de prendre des risques, me confiait-il souvent. (p. 21)

Barry, lui, est blanchisseur (p. 15) et Soulémame, épicier, mais toujours occupé à ronger ses ongles (p. 26). Fodé, ancien chauffeur, est cancanier (p. 55-56), mais c'est surtout David, expulsé de France il y a trois ans, qui intrigue par son imposture en arborant le sobriquet « Je reviens de France. » (p. 57-58)

Le patron Michel, le Français pour le compte duquel travaille Mamy, de même que la plupart de ses amis blancs, sont aussi méprisables. Michel ne se gêne pas à dormir au travail en présence de son secrétaire et il faut toujours pousser sa vieille voiture avant qu'elle démarre : « Aide-moi un peu, gnamankoroba. On va pousser le patron. / Dès que la voiture démarra, c'est-à-dire dix minutes après qu'on l'eut poussée d'avant en arrière et d'arrière en avant, le beau me dit [...] » (pp. 21-22). Mais surtout le patron souffre d'impuissance (p. 61) et sa femme est folle amoureuse de Mamy (p. 41). Albert, l'ami aveugle du patron et « conseiller du ministre du climat » (p. 10) est content que sa femme, Albertine, ait un amant noir en la personne de Mamy (p. 73). Une autre Française, Babette, est présentée comme « une vieille sexpatriée » (p. 67) et une Anglaise anonyme paie Saliou pour être son amant (p. 56). Georges, l'expert dans la protection des éléphants, est toujours débraillé : « Georges avait défait sa ceinture. Il avait toujours l'air d'être prêt à se déshabiller. » (p. 11)

Quant à André, le blanchisseur, il semble plutôt arrogant : « André est dans le pays depuis dix ans. Il trouve les habitants sales et paresseux, le climat insupportable. 'Un jour, je m'en irai, d'ailleurs je n'ai jamais défait mes bagages', aime-t-il confier avec l'air d'un boxeur méprisant son adversaire. » (p. 10)

La Guinée, que Mamy retrouve peu de temps après la mort de Sékou Touré, est totalement exsangue, à en juger aux conditions de vie lamentables des personnages mis en scène. Voici comment il décrit la maison de son cousin Laye : « Dans le salon ou ce qui en tenait lieu, je découvris cinq petits tas d'enfants collés les uns aux autres sur un matelas posé à même le sol. » (p. 122) Laye lui rapporte le décès de sa femme Saran en ces termes : « Avec saran, je te suivais pays par pays. Dommage que dieu n'ait pas voulu qu'elle te revoie. C'est à l'accouchement de la petite sali qu'elle est partie. Elle saignait et il n'y avait rien pour arrêter le sang. » (p. 124) D'autres proches de Mamy, Mamadi « gros bois », Mamadi-delco, Mouloukou « le lézard », Faya « le boy toujours malade », « Coco chéri » le proxénète, Éliza la fille de joie, etc. vivent de petits métiers. La prostitution est d'ailleurs un fléau : « J'avais entendu parler de belles et jeunes guinéennes qui venaient régulièrement à dakar, abidjan ou bamako se prostituer pour moins que cela. » (p. 204) Quant aux fonctionnaires, beaucoup d'entre eux sont connus pour leur manque de conscience professionnelle : « À ce moment-là entrèrent deux personnes qu'elle nous présenta, un commissaire de police et un comptable. C'était leur seule différence. Tous les deux étaient anciens pédégés et ivres. (p. 152) Plus généralement, tous les Guinéens, voire tous les Africains sont présentés comme méprisables :

La pauvre ! dit jacky. Depuis qu'elle est là elle se fait rouler. Ou on cherche à la baiser ou on lui fait payer cher ses rendez-vous avec les gens importants. Quand tu es venu, j'étais en train de lui expliquer que depuis la mort du PDG, tout le monde est devenu important ici. Les guinéens qui débarquent ont les bras levés en V, et à croire ceux qui ont fait leur nid sous l'ancien régime, c'est grâce à eux que votre tyran est mort. Tous des zéros qui se prennent pour des héros. Pauvres africains. Vous êtes tous des ZÉHEROS, ce mélange de zéros et de héros. (pp. 216-217)

Au total, au vu d'un tableau aussi sombre, la décadence touche toutes les couches sociales, tous les secteurs de la vie, tous les personnages, ceux de l'intérieur comme ceux de l'extérieur. Il y a, en conséquence, plus d'un picaro dans *Le Zéhéros n'est pas n'importe qui*. Quelle discoursivisation en est faite ? C'est ce à quoi nous nous intéresserons dans la deuxième partie.

2. LE DISCOURS PICARESQUE

À un tableau aussi misérable, à une société aussi décadente, une langue classique, respectueuse de la norme à tout point de vue, conforme aux usages, aurait paru à l'évidence une incongruité. Et de fait, de même que les bienséances et les interdits sociaux sont transgressés au point de faire place au vice, de même en maintes occasions la norme grammaticale est-elle méprisée, jetée par-dessus bord. En un mot, cette langue est volontairement dégradée aux fins d'exprimer crûment et cyniquement la décadence sociale ambiante, selon l'ici-maintenant des personnages.

2.1. UNE ORTHOGRAPHE DÉPENAILLÉE

C'est au plan de l'orthographe que le picaresque est d'emblée mis en scène dans *Le zéhéros n'est pas n'importe qui*. Ce qui est surtout en cause, ce sont les noms propres, symbole de l'ethnocentrisme, de l'orgueil et de la vanité de l'homme et de la civilisation humaine. Dans une société en crise, que reste-t-il de l'ethnocentrisme et de l'orgueil humain sinon qu'apparence ? Aussi, dans *Le zéhéros n'est pas n'importe qui*, les noms propres sont-ils systématiquement dépouillés de leur caractéristique orthographique principale qu'est la majuscule. En dehors des débuts de phrase, aucun de la centaine de noms propres de personnes et de lieux ne porte en effet la majuscule. Du coup, ces noms perdent leur caractère « propre », leur spécificité, pour tomber dans le commun, dans le banal, bref dans le picaresque, ainsi que nous le verrons plus amplement s'agissant du lexique. Quelques exemples :

- Pour moi, les bonnes sont des **fatougueye**² et les hommes des **diallo**. (p. 9)
- Fais voir, **christine**, demanda **andré**. (p. 10)
- Moi c'est **mamy** pour les copains. En réalité je m'appelle **camarafilamoudoufakolimassakoye**. C'est long et ça m'a souvent attiré des histoires. Dans certains pays, **massakoye** signifie couilles de chef. (p. 66)
- Un colosse pareil, qui a la longueur de **de gaulle** et l'épaisseur de **idiamindada** ! (p. 100)

² Le gras est de nous.

- Dix mètres nous en séparaient et surtout un flot de véhicules antédiluviens aussi important que le fleuve de vélos toujours en crue à **ouaga**. (p. 132)
- J'avais entendu parler de belles et jeunes guinéennes qui venaient régulièrement à **dakar**, **abidjan** ou **bamako** se prostituer pour moins que cela. (p. 204)
- A mon retour, le pauvre **faya** était plus long qu'**abdoudiouf**. (p. 210)

2.2. UNE SYNTAXE INDIGENTE ET NONCHALANTE

Le moins que l'on puisse dire, c'est que la syntaxe dans *Le zéhéros n'est pas n'importe qui* rend si bien la décadence et la précarité. C'est en effet une syntaxe d'une simplicité déroutante, faite de phrases pour le moins brèves, à la limite de l'indigence et de la nonchalance. Ces phrases excèdent rarement une ligne, avec dans bien de cas un nombre total de mots inférieur ou égal à dix. Quelques exemples :

- Je décrochai. C'était pour lui. J'essayai ma machine à écrire en soufflant dessus comme un damné. C'était ma première occupation tous les matins. Puis je sortis pour recharger mes poumons. Gnamankoroba me faisait des signes de l'autre côté de la rue. Malgré son nom, gnamankoroba était tout petit. Avec ça, le gars le plus brave que j'aie connu. (p. 21)
- J'étais gêné. Etait-ce le mensonge seul que j'avais appris à l'étranger ? Pourquoi n'avais-je jamais cru qu'un jour je reviendrais ? On n'est jamais seul pourtant. Il y a toujours quatre milliards de personnes. (p. 123)
- Tout me revint. A deux nous formions une équipe de foot. Moi je faisais l'ailier gauche et lui le reste. Il était rond et dur à l'époque. (p. 149)
- Je me frottai rapidement les yeux, esquissai des sourires et me levai. Un ex-exilé se devait d'avoir l'air toujours en forme. Je reconnus une partie de ceux qui m'attendaient. Pour l'autre partie, je fis semblant. Ils étaient tous heureux de me revoir. Mais après cinq minutes on n'avait plus rien à se dire. Pourtant j'avais

joué avec certains d'entre eux. On s'est regardé un moment en silence. Le muezzin appelait. (pp. 149-150)

Cette syntaxe fragmentaire, ces bribes de phrases donc, sont bien l'expression d'une narration sans aucune emprise sur le monde, dans la droite ligne de *L'étranger* de Camus, autre roman picaresque iconoclaste : « Aujourd'hui, maman est morte. Ou peut-être hier, je ne sais pas. [...] » Une telle syntaxe, par ailleurs marquée par l'absence de subordonnants et autres mots-liens, à en croire Cressot et James (1947 : 89), aboutit à créer un rythme haché, une vision fragmentée et pointilliste du monde. De même, du point de vue des modalités de phrases, on relève très peu de phrases exclamatives dans *Le zéhéros n'est pas n'importe qui*, ce qui est la conséquence directe d'une certaine apathie du héros-narrateur.

En ce qui concerne les constructions a-normatives telles que la syllepse grammaticale, l'anacoluthie, l'emploi de verbes transitifs directs sans compléments d'objets directs et l'éllision abusive, elles relèvent habituellement du langage populaire et n'ont, de ce fait, rien de surprenant dans un roman picaresque tel que *Le zéhéros n'est pas n'importe qui* :

- On est **libres** maintenant, me chuchota à l'oreille marguerite. (p. 136)
- On est **libres** désormais, mon frère, dit-il en avançant la bouteille. (p. 137)
- On est **libres**, maintenant, de toute façon, laissa tomber grégory. (p. 138)
- Vous avez martyrisé depuis trop longtemps les chrétiens de ce pays. Maintenant on est **libres**. (p. 142)
- On est **libres** maintenant, monsieur camara. (p. 197)
- On s'est **regardés**, à cause de mon petit feu de brousse [...] (p. 157)
- Tu sais, reprit-il, il y a deux ans on était **terrorisés** par un sacré violeur de femmes. (p. 158)

- **Tout petit**, mes parents sont morts. A dix ans, j'ai dû abandonner le village et le champ à cause de la sécheresse. Je m'en allai avec une tante qui me mit à l'école. (p. 31)
- C'était Jacques. Il me demanda si j'**avais appris** et ce qu'il fallait faire. (p. 20)
- A la fin ils sentaient **presqu'**aussi mauvais que gnamankoroba. (p. 53)

Aux prises avec les soucis de survie quotidiens et se complaisant souvent dans le vice, la plupart des personnages ont des préoccupations autres que la norme grammaticale. Celle-ci est alors allégrement méprisée et certains, avec outrecuidance, ne s'en cachent d'ailleurs pas, comme ce réceptionniste d'hôtel : « Chez moi, ma grand-mère a toujours été libre, me coupa-t-il. Et puis le rail ou la rail, pourvu que le train passe... Je suis sûr que vous êtes un guinéen de l'extérieur. Vous commencez à nous emmerder. » (p. 216)

Mais il y a comme un réalisme outrancier et jusqu'au-boutiste dans la syntaxe du *Zéhéros n'est pas n'importe qui* surtout lorsque celle-ci mime l'ivresse et le délire de Mamy en proie au vice, à la vermine de l'alcool :

- En une semaine j'avais tout vu tout entendu tout bu tout embrassé tout promis tout rêvé. Et tout ce que j'avais vécu dans un état second s'ouvrait sur la réalité. (p. 82)
- Et puis je pensai un peu à Binta, je voulais à la fois lui casser la figure et lui faire l'amour, mais le whisky m'avait bien terrassé et restait assis sur ma tête. / Je me souviens vaguement qu'il fallait que je me sépare de Binta à cause de mon canard qui me portait bonheur qui ne vivait de rien et qu'elle avait tué pour me changer du menu semestriel donc pour me faire plaisir donc elle m'aimait mais le canard aussi m'aimait d'ailleurs j'avais connu mon canard avant elle et avant le canard d'autres femmes donc pour être logique nul n'est indispensable mais le problème c'est quand quelqu'un fait une connerie pour vous plaire. (pp. 49-50)
- Pourquoi prennent-ils notre part dans les poubelles on peut tout trouver sauf le vent m'a appelé ici je suis venu pour voir où s'arrêtait le monde c'est de l'autre côté de la muraille de sable que j'appelle à nouveau le vent passe et il ne reste rien et puis il revient pour dire

qu'il est passé ailleurs il ne reste rien et puis vous vous agenouillez pour demander au ciel s'il n'y a rien c'est que dieu est inconnaissable où le rencontrer ? je ne savais pas qu'il était en moi je n'ai toujours ressenti que l'absence des autres. (p. 83)

Ce galimatias, ce « délire verbal » au sens de Joseph Paré (1997 : 35), partie émergée de l'iceberg, est symptomatique de la morbidité du picaro. Et jamais aucune autre œuvre francophone, même parmi celles que Paré considère comme des « audaces scripturaires », n'en aurait usé.

2.3. UN LEXIQUE DÉVOYÉ

Sur le plan lexico-sémantique, la technique de discoursivisation du picaresque reste la même. Sans recul, les mots ont vocation à mimer l'univers dévoyée, précaire et quasi-déshumanisante des acteurs. C'est toute la signification des écarts lexico-sémantiques de mauvais aloi qui prolifèrent dans l'œuvre au point d'y devenir la norme.

Au départ pourtant et comme pour sauver les apparences, le roman ne fait pas dans l'extrémisme et se contente de mots connus qu'il ne fait que détourner pour ainsi dire de leur valeur dénotative, par « désémantisation » puis « resémantisation » au sens où l'entend Chantal Zabus(1991). Mais, comme dit Césaire (1989 : 42), « Langue détournée sans doute, langue dévoyée assurément. », car très vite la technique se révèle pernicieuse, voire diabolique, puisque ces antonomases et autres translations acquièrent désormais une « intension³», celle de désigner toutes personnes à la situation ou aux conditions peu enviables, vivant dans le risque ou dans la précarité. C'est souvent le cas de bien de noms et noms de famille de la diaspora guinéenne en Côte d'Ivoire : un diallo se dit d'un boy ou d'un domestique, une fatougueye d'une bonne, un camara d'un jeune amant («petit pompier » dans le français populaire ivoirien), un mamadou d'une personne espiègle, insaisissable, un taram d'une brute ou d'un automate, un bangoura d'un gorille (« gros bras » en pidgin ivoirien), un faya d'un efflanqué. Voici les exemples les plus saisissants :

³ Par opposition à « l'extension » qui n'est autre que le référent, « l'intension », ensemble des traits distinctifs, désigne la valeur sémantique d'un mot en dehors de tout référent. Selon Michel Arrivé, Françoise Gadet et Michel Galmiche (1986 : 417), auteurs de ces vocables, la valeur du nom propre se réduit à l'extension. C'est tout le contraire que pense le sémioticien Roland Barthes (1972 : 124) pour qui le nom propre s'érige en « signe toujours gros d'une épaisseur touffue de sens ».

- Demandez **aux diallo**⁴ de vous servir et venez vous asseoir à notre table. (p. 60)
- C'est **l'ancien diallo** d'un ami. (p. 216)
- Pour moi, les bonnes sont **des fatougueye** et les hommes **des diallo**. (p. 9)
- -Vous savez que **votre camara** a une âme de poète ? Il m'a comparée à un oiseau du gabon. / -Je ne suis **le camara** de personne, dis-je. (p. 60)
- Il a su cacher son jeu, dit michel pendant que jacky essayait de reprendre son souffle. Moi qui le prenais pour **n'importe quel petit mamadou** ! Pendant ce temps, mine de rien, il déjouait les pièges de commando d'assassins (pp. 67-68)
- Il dansait la danse électrique, la danse à la mode. Un pas en avant, un demi-pas en arrière, la tête suivait tandis que les bras se levaient et s'abaissaient de façon saccadée, jouant sur un levier imaginaire. [...] Le robot stoppa tout contre moi. Il me semblait l'avoir vu un jour. / -Je suis taram. Tu me reconnais ? / Je dus faire un gros effort d'imagination. Avec 60 kilos de plus et la bosse qu'il portait au front en moins, c'était bien **un certain taram**. (p. 182)
- **Le solide bangoura**, la base de la courte échelle, était condamné à mort. (p. 185)
- À mon retour, **le pauvre faya** était plus long qu'abdoudiouf. (210)

Même les noms qui ne font pas les frais de cette translation malveillante ne s'en trouvent pas moins banalisés, rabaissés, dévalorisés le plus souvent en perdant simplement la majuscule, ainsi que nous l'avons relevé dans l'examen de la morphosyntaxe. Deux exemples assez saisissants :

- Le jour où **sékou** est parti embrasser le vieil **houphouët**, j'ai pleuré. (p. 133)

⁴ Le gras est de nous.

- C'est vrai qu'il est en train de nous faire suer, ton **diallo**, dit **micHEL**. [...] Le patron aussi s'appelle **micHEL**. (p. 9)

Pour en rajouter à la confusion, deux autres mots font également l'objet du transfert sémantique avec parfois une teinte d'humour. Il s'agit de PMA (au départ *pays les moins avancés*, pour *pays les moins actifs* ou *pays à mentalité d'assisté*), PDG (au départ *Parti démocratique de Guinée*, pour son président Sékou Touré) :

- Moi, un pauvre guinéen de la guinée, le plus pauvre au monde parmi les pays les moins actifs. La guinée était devenue un PMA [...] (p. 77)
- [...] regarder d'un œil critique les professionnels de l'aide qui ont inventé les PMA, qu'il traduit par pays à mentalité d'assisté. (p. 28)
- Mais peut-on mourir de mort naturelle dans la soixantaine quand on est PDG, c'est-à-dire quand on adroit de vie et de mort sur les autres ? (p. 79)
- J'avais seulement déclaré qu'il était temps d'envisager la guinée sans PDG, mais moi je pensais à sékou, tandis que les autres croyaient que je parlais du pédégé, son parti-état. (p. 79)
- Dès qu'elle me vit la foule se calma, comme quand le PDG s'approchait du micro de sa démarche magnétique pour sékouter. (p. 168)

Mais il est dans l'œuvre un autre type de transfert malveillant ou abusif, à la fois métonymie, ellipse et humour, corollaire de la confusion sémantique. Pousser la voiture du patron devient « pousser le patron », marchez dans mes pas, posez vos pieds dans les traces des miens devient « mettez vos pieds dans mes pieds », emprunter une tenue vestimentaire pour la soirée devient « emprunter la soirée », se diriger vers l'appareil jouant de la musique d'Enrico Macias devient « se diriger vers enricomacias », etc.

- On va pousser le patron. (p. 21)
- je me dirigeai vers enricomacias.(p. 36)

- J'allai ensuite emprunter une autre partie de cette soirée mémorable, je veux dire un pantalon, chez David un autre frère qui s'appelait en réalité « je viens d'arriver de France ». (p. 57)
- Mettez vos pieds dans mes pieds, il y a de gros trous. Le voisin s'est cassé l'autre jour une jambe dans l'un d'eux. C'est un nouveau quartier. (p. 121)

De fait, le procédé est spontané et traduit la recherche de la facilité par le héros-narrateur, réputé pour sa nonchalance notoire. En cela il s'agit d'une forme de décadence linguistique, reflet s'il en était besoin, de la décadence sociale dont l'œuvre cherche à témoigner.

Cependant, si avec ces différents transferts, qui présentent l'avantage de s'appuyer sur des formes usitées dans la langue⁵, le roman semble rester dans les limites du raisonnable, le Rubicon est franchi avec les hapax, créations de toutes pièces défiant l'usage même le plus volontariste : « biguiner » (= danser la biguine, p. 65), « casse-oreille » (= instrument de musique défectueux, p. 200), « fourailler » (= chercher de façon désordonnée, p. 29), « gri-grisées » (= dotées d'un pouvoir surnaturel par l'action d'un gri-gri, p. 112), « porte-bouilloire » (= assistant d'un chef, p. 208), « resonnait » (= sonnait de nouveau, p. 33), « sékouter » (= tenir un discours démagogique ou incendiaire à la manière de Sékou Touré, p. 168). De tels hapax ne sont guère des « créations inspirées par les caprices de la fantaisie » pour reprendre l'expression de Jean-Paul Colin (1988, 484), encore moins des « inventions gratuites » (Dupriez, 1984 : 310). Dans *Le zéhéros n'est pas n'importe qui*, loin de se réduire au désir de « renouvellement du discours romanesque » comme aurait dit Sélom Komlan Gbanou (2006), ils ont, à n'en pas douter, partie liée avec le débridement linguistique et social.

Un type particulier d'hapax que l'on relève par ailleurs dans le discours romanesque est constitué des néologismes onomatopéiques « bêbêê » (= bêlement, p. 171), « OUA » (= aboiement mais aussi calembour pour O.U.A., Organisation de l'unité africaine, p. 190), « hooa » (= coassement ou croassement, p. 37), « croac » (= bruit d'une noix de cola que l'on croque, p. 17), « fiuutt » (= suintement, p. 104), « tsutt » (= bruit de délectation, p. 24). Il ne fait de doute que ces onomatopées sont avant tout la manifestation flagrante du réalisme. Mais mises en parallèle avec les autres écarts de mauvais aloi qui apparaissent dans l'œuvre, elles traduisent le débridement, le rabaissement du discours et des situations rapportées.

⁵ Par exemple, « la hausse du dollar » (p. 14) pour « la hausse de la valeur du dollar ».

C'est dans la même veine de ce débridement que s'inscrivent par ailleurs les nombreux composés néologiques rébarbatifs et pour le moins abusifs : « ex-boucher » (p. 180), « ex-bourreau » (p. 136), « ex-comité » (p. 163), « ex-condamnés à mort » (p. 109), « ex-détenus » (p. 135), « ex-exilé » (p. 149), « ex-guinéen » (p. 138), « ex-inconditionnel » (p. 87), « ex-macias » (p. 46), « ex-milicien » (p. 42), « ex-pédégé » (p. 79), « ex-victime » (p. 136), « exilé-orphelin » (p. 145), « chapelet-téléphone » (p. 189), « demi-patron » (p. 87), « anti-peuple-révolutionnaire-bourreaux » (p. 205), « ennemi-fossoyeur-de-l'économie » (p. 31), « lézard-milicien » (p. 187), « marabout-bègue » (p. 197), « mécanicien-tôlier-électricien » (p. 16), « militants-miliciens » (p. 164), « néo-milicien » (p. 18), « sous-camara » (p. 84).

Parmi ces composés, ceux avec l'élément latin « ex- » sont prédominants et servent surtout à restituer le traumatisme d'un passé récent peu glorieux mais encore vivace dans les esprits. D'autres, tels que « anti-peuple-révolutionnaire-bourreaux », « ennemi-fossoyeur-de-l'économie », « lézard-milicien », « militants-miliciens », « néo-milicien », « marabout-bègue », « porte-bouilloire », qui se distinguent par leur conformation abusive sont, à plus d'un titre, révélateurs de la décadence avant et après Sékou Touré.

Mais un nouveau cap est franchi dans le débridement langagier caractéristique du picaresque sassilien avec les altérations que sont les troncations et les mots-valises ou porte-manteaux. D'ordinaire, les troncations s'inscrivent dans la familiarité et la recherche de la simplicité. C'est le cas sans doute pour « amplis » (p. 199), « bac » (p. 31), « foot » (p. 149), « impec » (p. 142), « micro » (p. 168), « ouaga » (p. 132), « palu » (p. 219), « prof » (p. 76), « sympa » (p. 199), du reste consacrés par l'usage.

Mais au-delà de la familiarité, d'autres troncations, dans le cas du picaresque sassilien, revêtent une connotation toute dépréciative, parce qu'elles s'inscrivent en fait dans le bafouage des bienséances, dans la dégradation sociale ambiante. Il s'agit de « com » (pour « comptable » et « commissaire »), « G. » (« génital »), « gono » (« gonococcie »), « prési » (« président ») :

- À ce moment-là entrèrent deux personnes [...], un commissaire de police et un comptable [...]. Ce sont les deux coms. (p. 152)
- -Moi, je veux un car de pompes funèbres comme celui de mamadi-delco, dit le deuxième com. Un commissaire est devenu n'importe qui. Je ferai du transport. / -Moi aussi, sinon on me traitera de con, fit l'autre com. La comptabilité ne rapporte plus rien, les caisses sont vides. (p. 213)

- Les deux coms se regardaient, l'air coupable comme des chiens qui auraient oublié un os. (p. 197)
- J'ôtai ce qui restait de mon pantalon [...] Elle me désignait son point G. Moi je ne voyais ni point ni G. [...] J'arrachai son slip [...] Elle allait voir ce que je ferai de son point G. (p. 72)
- Les mauvaises langues racontaient que la gono guinéenne adorait bouffer les couilles [...] (p. 203)
- Déjà entre les cases se faufilaient de fragiles silhouettes surmontées de baluchons. De nouveaux exilés. / - Ne faites pas ça, mon frère, dit Jacques dans mon dos. Beaucoup croient encore que le prési n'est pas mort et qu'il va revenir. (p. 147)

Mais les altérations lexicales qui restituent sans fioritures la décadence et la perversion sont bien les mots porte-manteaux « boulonges » (de « boulons » et « blondes »), « mille-chiens » (de « mille » ou « mille francs », « miliciens » et « chiens »), « sexpatriée » (d'« expatriée » et « sexe »), « soléra » (de « choléra » et « seul »), « zéhéros » (de « héros » et « zéro ») et « zéropéens » (d'« Européens » et « zéro ») :

- C'est un pantalon qui m'a toujours porté chance auprès des « boulonges ». Ha ! s'il y avait des « boulonges » dans ce pays. (p. 57)
- Tu sais comment on les appelait, les miliciens ? Les mille-chiens. S'ils n'avaient pas eu le sifflet à la gueule, ils auraient aboyé. (p. 160)
- Elle, c'est babette, dit François. Elle est archéologue et coopérante depuis vingt ans. Une vieille sexpatriée quoi ! compléta Jacky. (p. 67)
- Il fut décrété que le choléra n'existait pas. Puisqu'il était interdit de prononcer « koléra », on se disait : 'Un tel est mort du soléra.' (p. 217)
- Le zéhéros n'est pas n'importe qui (p. 1)

- Tous des zéros qui se prennent pour des héros. Pauvres africains. Vous êtes tous des ZÉHÉROS, ce mélange de zéros et de héros. (p. 217)
- Moi je suis spécialiste des zéropéens. (p. 66)

En définitive, c'est un lexique morbide, fait de translations malveillantes et abusives, de composés néologiques rébarbatifs et ennuyants et de troncations et autres altérations pernicieuses. Ce lexique est bien à propos, dans la mesure où, sans recul et sans faux-semblant, il correspond parfaitement à sa cible, en l'occurrence l'univers décadent et presque déshumanisant.

2.4. UNE TONALITÉ HUMORISTIQUE ACERBE

Essentiellement humoristique, mais d'un humour noir, la tonalité du discours picaresque dans *Le zéhéros n'est pas n'importe qui* résonne d'emblée comme une discourtoisie symptomatique de la décadence et au-delà d'une entreprise de démythification. Que cet humour repose sur des procédés aussi divers que le calembour, la paronomase, la comparaison hyperbolique, l'ironie ou l'antithèse, la grivoiserie, voire la vulgarité, toutes les institutions, tous les personnages, y compris le héros-narrateur lui-même, en font les frais et se trouvent du même coup ravalés au rang d'institutions et de personnages risibles, misérables. Au premier rang des cibles se trouvent d'abord des anonymes :

- -Pour moi, les bonnes sont des fatougueye et les hommes des diallo. - On dit des « Fatiguées », précisa une voix féminine. (p. 9)
- - Ton diallo est vraiment con, cria léon. Léon n'était pas content, comme d'habitude. (p. 10)
- Les deux coms arrivaient, brandissant au-dessus de leurs têtes un mouton. J'écartai la foule et allai à leur rencontre. – Vous êtes inévitables mais efficaces, les félicitai-je. – Mêêcêê pas lêêvrêêê, fit dans mon dos faya. – De quoi il se mêle, ce mouton ? fit l'un des deux coms. -En effet, un mouton est un mouton. (p. 169)

- Gnamankoroba signifie dans notre langue : gros tas de saleté. Certains de mes compatriotes l'appelaient d'ailleurs « boo », c'est-à-dire merde. (p. 25)
- Les experts accouraient de plus en plus nombreux, de plus en plus étrangers, avec de plus en plus d'étranges solutions qui nourrissaient l'insatiable bête. (p. 89)
- Un colosse pareil, qui a la longueur de de gaulle et l'épaisseur de idiamindada. (p. 100)
- Je revis le prêtre toujours évanoui parmi les colis, sur le tapis roulant qui ne roulait pas. (p. 117)
- Il ouvrit sa chemise et souffla dedans. Mon dieu, quelle odeur ! Cent vieux boucs à côté sentiraient bon ! (p. 25)
- La fatigue de l'anniversaire de la patronne se voyait dans le regard du patron. Pour soulever ses paupières, il avait besoin de leviers. (p. 20)
- -Michel aime jouer au dur... Mais il n'est pas méchant. Il a des problèmes avec les femmes. – En tout cas, s'il continue je lui casse la gueule. Si son bangala ne marche pas, c'est pas la faute aux noirs. (p. 61)

Puis, c'est le héros-narrateur lui-même qui est la cible de son humour noir. Au départ pourtant on eût cru à un humour gratuit, destiné juste à détendre, notamment lorsqu'il procède de la grivoiserie:

- Je dus m'asseoir. Le devant de mon pantalon commençait à bouger comme si on y avait enfermé un chat affamé. (p. 33)
- Moi c'est mamy pour les copains. En réalité je m'appelle camarafilamoudoufakolimassakoye. C'est long et ça m'a souvent attiré des histoires. Dans certains pays, massakoye signifie couilles de chef. (p. 66)

Très vite cependant, son humour prend des allures d'une autoflagellation, tant ses conditions de vie qui en font l'objet sont des plus exécrables et son histoire personnelle des plus dramatiques. Pour en rire, pour s'y complaire, il faut bien être un picaro sassinien, un masochiste.

- Djènè nous servit des tasses de quinquéliba bouillant avec des morceaux de pain à casser au marteau. (p. 129)
- Je ne rentrai pas chez moi à midi. Pour manger quoi ? La pâte en béton armé de binta ne me disait rien tout d'un coup. (p. 34)
- - Nous les femmes nous frapperons de porte en porte pour manger et nourrir nos petits et tout ce que nous aimons à n'importe quel prix. Monsieur camara, foutez le camp avec votre sale tête./ Je m'en allai avec ma sale tête. (p. 177)
- Le surveillant m'accusa de vol de livres et je fis trois mois de prison. Quand je sortis, je me mis à vendre des cigarettes et des allumettes de gauche à droite tout en essayant de préparer la première partie du bac. Mais le seul bac que je réussis à passer est celui qui me permit de traverser une rivière pour fuir les miliciens du PDG. (p. 31)

Enfin, c'est le pouvoir, ses symboles et ses représentants, réputés pour leurs carences, leur arbitraire et leur irresponsabilité, qui sont voués aux gémonies par la tonalité humoristique très acerbe de ce picaresque :

- Moi, un pauvre guinéen de la guinée, le plus pauvre au monde parmi les pays les moins actifs. La guinée était devenue un PMA et les inconditionnels du PDG avaient appris à applaudir leur retard sur les joues des opposants. (p. 77)
- Pendant près de trente ans, le PDG soutenu par le peuple dont il était « l'incarnation » n'avait réussi à éclairer kankan, la deuxième ville du pays, que par les clairs de lune. (p. 201)
- J'oubliais que l'école guinéenne du PDG pratiquait beaucoup l'éducation sexuelle dans les champs. D'après taram, à force de

se vautrer les uns sur les autres même les herbes n'osent plus pousser, voilà pourquoi on importait du riz. (p. 203)

À voir le recours immodéré à cet humour ravageur, à voir surtout l'abîme entre le flegme du héros-narrateur et la gravité des situations rapportées, *Le zéhéros n'est pas n'importe qui*, au-delà du picaresque, se comprendrait bien aussi comme une tragicomédie. Le picaro, lui, morbide mais non mortifié, se joue en fait de sa condition. En cela, la tonalité humoristique de l'œuvre se justifie d'une fonction défensive, ainsi que l'a montré Freud (1905 : 204) : « un processus de défense [...] dont la tâche est de prévenir la naissance du déplaisir ».

CONCLUSION

En rappel, notre préoccupation, à travers cette étude, s'inscrit dans l'esthétisation du picaro et plus généralement de la décadence sociale dans *Le zéhéros n'est pas n'importe qui* de Williams Sassine. Et au terme de la réflexion, il apparaît que ce roman procède d'une stratégie iconoclaste et des plus radicales, consistant en une écriture fort dégradée, à la limite du cynisme et de la démence, par pur mimétisme du corps social désagrégé et presque déshumanisé. La technique, de fait, pourrait se résumer en une boutade : À société décadente, écriture décadente.

Et le moins que l'on puisse dire, c'est que cette stratégie d'esthétisation du picaresque, sans faux-semblant, sans distanciation aucune, est d'une productivité et d'une efficacité inouïes. Elle intègre en effet toutes les composantes de la langue et aboutit à un style tout à la fois émouvant, truculent et original. D'abord, très audacieuse, l'orthographe, en dépouillant les noms propres de la majuscule, les ravale au rang du commun, du banal, voire du vulgaire, leur déniait du coup toute spécificité, toute valeur humaine et civilisationnelle. Ensuite, fragmentaire parce que faite de phrases pour le moins brèves, de bribes de phrases pourrait-on même dire dans certains cas, la syntaxe frise la nonchalance et l'indigence. C'est une syntaxe bien à propos qui se moule parfaitement à la décadence et à la précarité ambiantes. Quant au lexique, également de basse extraction, il a tout aussi vocation à épouser l'univers dévoyé et presque déshumanisant des personnages mis en scène. C'est toute la signification des antonomases et autres détournements sémantiques malveillants et abusifs, des néologies, hapax et autres créations de toutes pièces défiant l'usage même le plus volontariste, des composés rébarbatifs et des altérations lexicales pleines de perversion. Enfin, essentiellement humoristique, mais d'un humour noir et ravageur, la tonalité du discours résonne tout simplement comme une discourtoisie ostentatoire, symptomatique de la décadence et au-delà d'une entreprise de démythification. Cet humour cynique, dont tous les personnages

font les frais, tous, y compris et à commencer par l'antihéros-narrateur, s'offre en définitive comme une stratégie de survie dans cet océan de misère politico-économico-sociale.

BIBLIOGRAPHIE

- ARRIVÉ (Michel); GADET (Françoise); GALMICHE (Michel). *La grammaire d'aujourd'hui: Guide alphabétique de linguistique française*. Paris : Flammarion, 1986.
- BARTHES (Roland). *Nouveaux essais critiques*. Paris : Seuil, 1972.
- CÉSAIRE (Aimé). « Moi, Nègre », *Diagonales. Le français dans le monde*, n°12, octobre 1989
- CHEVRIER (Jacques). « Williams Sassine : Des mathématiques à la littérature », *Notre Librairie : La littérature guinéenne*, n°88-89, juillet-septembre 1997
- CRESSOT (Marcel); JAMES (Laurence). *Le style et ses techniques*. Paris : PUF, 1947
- DABLA (Séwanou). *Nouvelles écritures africaines: Les écrivains de la seconde génération*. Paris : L'Harmattan, 1986.
- DIANÉ (Alioune). « Littérature, société et inflation verbale dans *La plaie* de Malick Fall », in *Sud Langue*, n°1, décembre 2002.
- DUFOUR (Philippe). *La Pensée romanesque du langage*. Paris : Seuil, 2004. (Collection Poétique)
- DUPRIEZ (Bernard). *Gradus: Les procédés littéraires (Dictionnaire)*. Paris : Union générale d'éditions, 1984.
- GBANOU (Séлом Komlan). « La traversée des signes: Roman africain et renouvellement du discours », *Revue de l'Université de Moncton*, vol. 37, n°1, 2006.
- MAINGUENEAU (Dominique). *Le contexte de l'œuvre littéraire : Énonciation, écrivain, société*. Paris : Dunod, 1993. (Lettres Sup)
- MAINGUENEAU (Dominique). *Le Discours littéraire : Paratopie et scène d'énonciation*. Paris : Armand Colin, 2004

- MAINGUENEAU (Dominique). *Pragmatique pour le discours littéraire*. 2^e éd. Paris : Dunod, 1997. (Lettres Sup)
- MENDEZ (Javier Gustavo). *La dimension hylique du roman*. Québec : L'Univers des discours, 1990.
- NKASHAMA (Pius-Ngandu). *Écritures et discours littéraires : Études sur le roman africain*. Paris : L'Harmattan, 1989.
- PARÉ (Joseph). *Écritures et discours dans le roman africain francophone postcolonial*. Ouagadougou : Kraal, 1997.
- Prieur (Jean-Marie); Pierra (Gisèle). « Langues en contact, théorie du sujet et écriture », *Traverses* (« Langages et cultures »), n^o, 1999.
- Prieur (Jean-Marie). « Kafka : entre langues et subjectivité », *Revue Sud/Nord*, n^o13, 2000.
- SABRY (Randa). *Stratégies discursives (Digression, transition, suspens)*. Paris : Éditions des Hautes études en sciences sociales, 1992.
- SASSINE (Williams). *Le zéhéros n'est pas n'importe qui*. Paris : Présence africaine, 1985.
- SEARLE (John Rogers). *Déconstruction ou le langage dans tous ses états*. Combas : L'Éclat, 1992
- TINE (Alioune). « Pour une théorie de la littérature africaine écrite ». Paris : Présence africaine, n^o132-133, 1985.
- VARGA (Aron Kibédi). *Discours, récit, image*. Bruxelles : Pierre Mardaga, 1989
- ZABUS (Chantal). *The African Palimpsest: Indigenization of Language in West African Europhone Novel*. Amsterdam-Atlanta : Rodopi B.V., 1991.